



BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT

*À la Bibliothèque de l'Institut,
du 5 novembre 2009 au 15 janvier 2010*
Présentation de documents sur le thème :

Le Trente-neuvième Fauteuil de l'Académie française

Le 18 juin 2009, Monsieur Jean CLAIR a été reçu sous la Coupole au Trente-neuvième fauteuil de l'Académie française, occupé précédemment par Bertrand POIROT-DELPECH.

Quinzième titulaire de ce fauteuil, il y fut précédé par des personnalités variées, évoquées ici par des ouvrages¹ du fonds de la Bibliothèque de l'Institut, où sont réunies les bibliothèques des cinq Académies composant l'Institut de France.

1. Louis GIRY (1596-1665). Élu membre de l'Académie française en 1636. Avocat, traducteur et homme de lettres.

Avocat général au Parlement de Paris, renommé pour sa compétence juridique, Giry fut, à la fin de sa vie, membre du conseil privé de Mazarin. Possesseur d'une riche bibliothèque, il faisait partie du petit groupe de lettrés qui préfigura l'Académie française. « Environ l'année 1629, quelque particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode, dans cette grande ville, que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux². » C'est chez Valentin Conrart, mieux logé que les autres, au cœur de la ville, que ce cercle d'hommes de lettres tint ses réunions jusqu'à ce que le cardinal de Richelieu, redoutant les cabales et les complots, décidât, en 1634, de le transformer en un corps d'État.

A cette date, Giry ne se montrait plus très assidu aux réunions car il présidait dans sa propre demeure des « conversations spirituelles ». Aussi ne fut-il reçu à l'Académie que tardivement, en janvier 1636, après que Richelieu eut admiré sa traduction de *l'Apologétique* de Tertullien. De Tertullien, Giry traduisit aussi le *Traité de la résurrection de la chair*, pour lequel Vaugelas le complimenta d'avoir su, par les charmes de son éloquence, « transformer les rochers et les épines de l'auteur latin en jardins délicieux ». Son oeuvre se compose surtout de traductions de l'italien, telle la *Pierre de touche politique, tirée du mont de Parnasse* de Trajano Boccalini, du grec - avec deux

¹ Seul un choix d'ouvrages est présenté dans l'exposition. Pour avoir connaissance de tous les titres de ces auteurs conservés à la bibliothèque, il convient de se reporter au catalogue, consultable en partie en ligne (www.bibliotheque-institutdefrance.fr) et en partie sur place, sous forme papier.

² Pellisson, *Histoire de l'Académie française*, 1652.

dialogues de Platon et un texte d'Isocrate - et du latin, Giry ayant traduit Sulpice-Sévère, Cicéron, Tacite, Quintilien, Tertullien et *la Cité de Dieu* de saint Augustin. Ses « belles infidèles » connurent, pour la plupart, de nombreuses éditions et lui valurent une grande renommée. Chapelain dit de lui : « Personne n'écrit en français plus purement que lui ni ne tourne mieux une période... Son style est net, mais sans nerfs et sans vivacité, dans le peu qu'on a vu de ses compositions propres. »

➤ **Traduction : *Des causes de la corruption de l'éloquence. Dialogue attribué par quelques uns à Tacite et par d'autres à Quintilien.*** Paris, chez Charles Chapelain, 1630. 4° P 5. Fonds Antoine Moriau (18^e s.).

Le nom du traducteur - Giry - n'est pas cité, mais ses talents sont abondamment loués dans un sonnet et une épigramme adressés « Au Traducteur » : « A voir la facilité/Dont coule ce doux langage/Et la naïve beauté/Qui fait aimer son ouvrage/On croira qu'il est François/Et qu'il n'eut jamais la voix/Ny la naissance estrangère... »

➤ **Traduction de TERTULLIEN : *Apologétique ou défense des Chrestiens contre les accusations des Gentils.*** Paris, Veuve Camusat, 1641. NSd 13 754.

➤ **Traduction de TERTULLIEN : *De la chair de Iesvs-Christ et De la resvrrection de la chair. ... de la traduction de Lovys Giry.*** Paris, Pierre Le Petit, 1661. 8° Pierre 4728. Fonds Eugène Pierre, légué en 1925.

2. Abbé Claude BOYER (1618-1698) Élu membre de l'Académie française en 1666.

Homme d'Église, auteur dramatique, poète.

Né à Albi, Claude Boyer acquit le goût du théâtre lors de ses études chez les pères jésuites de sa ville. Il y eut comme condisciple Michel Le Clerc, élu quatre ans avant lui à l'Académie française. L'abbé Boyer s'installa à Paris en 1645, trouva des protecteurs, fréquenta les salons littéraires et acquit une réputation d'abbé galant. Sa première pièce est dédiée à la Marquise de Rambouillet. Cette tragédie, *La Porcie romaine*, fut jouée avec succès en 1646 à l'Hôtel de Bourgogne, théâtre de la troupe royale. L'influent Jean Chapelain, enthousiaste, déclara alors que seul Corneille dépassait Boyer comme dramaturge et lui fit attribuer des gratifications régulières par le roi. Auteur de vingt-deux tragédies, tragi-comédies, pastorales ou opéras, Claude Boyer eut l'une des carrières les plus longues du siècle. Ses dernières années furent assombries par les attaques de Boileau et la rivalité de Racine ; tous deux s'opposèrent à lui dans la Querelle des Anciens et des Modernes car, en émule de Corneille, Boyer appartenait au parti des Modernes. Claude Boyer était chancelier de l'Académie lorsque Furetière en fut exclu pour avoir publié un dictionnaire concurrent ; une vive polémique entre les deux hommes s'ensuivit, qui contribua à noircir l'image de Boyer aux yeux de la postérité.

➤ **Recueil de pièces de théâtre de l'Abbé Boyer.** 4° Q 149 B.

- *La Soeur généreuse. Tragi-comédie* A Paris, chez Augustin Courbé, 1647.
- *Aristodème, tragédie.* A Paris, chez Toussaint Quinet, 1649. 2 exemplaires.
- *Tyridate, tragédie.* A Paris, chez Toussaint Quinet, 1649.
- *Ulysse dans l'isle de Circé, ou Euriloche foudroyé, tragi-comédie, représentée sur le théâtre des machines du Marais.* A Paris, chez Toussaint Quinet, 1650.

➤ **Recueil de 4 pièces de l'Abbé Boyer : *Clotilde, La Mort de Demetrius, Policrite, Federic*.** Paris, Charles de Sercy, 1659-1662. 8° R 299 Z 35.

➤ ***Jephté. Tragédie.*** Paris, Veuve J.B. Coignard et J.B. Coignard fils, 1692. Avec un frontispice de Louis Chéron gravé par Jean Mariette. 4° R 69 PP. Cette tragédie sacrée avait été commandée à Boyer par Mme de Maintenon pour être jouée par les jeunes filles de Saint-Cyr, deux ans après le succès de *l'Esther* de Racine.

➤ *Judith. Tragédie par M. Boyer de l'Académie française.* Paris, Jean-Baptiste Coignard, imprimeur et libraire ordinaire du Roy et de l'Académie française, 1695. 8° Q 476 C* (8). On remarquera la marque du libraire qui a repris la devise de l'Académie « A l'Immortalité ».

➤ *Les Caractères des prédicateurs, des prétendants aux dignitez ecclésiastiques, de l'âme délicate, de l'amour profane, de l'amour saint ...* Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1695. 8° Q 424. Contient 2 ex libris manuscrits : « Ex dono authoris 12 Apr. 1695 » et « Ex libris 20 Aug. 1727 ». Cachet d'Antoine Moriau (18^e s.).

Dans sa préface aux *Caractères de l'amour profane*, Boyer écrit : « Cet ouvrage fut lu dans l'Académie française à la réception d'un Académicien devant une illustre et nombreuse assemblée. Durant cette lecture, il s'éleva un petit murmure, dont je ne pus d'abord deviner la cause. Au seul nom d'Amour, le Censeur jaloux, impatient ou malin se révolta et entraîna après lui une partie de l'assemblée [...] On me reprochait d'avoir travaillé sur une matière peu convenable à mon âge et que dans la description des caractères de l'amour, j'étais entré dans un détail indigne de l'attention d'un grand nombre de personnes dont le rang, la dignité et le mérite demandaient des lectures plus sérieuses sur des matières plus importantes. Ce reproche bazarde avec précipitation me fit comprendre combien l'esprit de l'homme est hardi à juger et prompt à condamner. Ceux qui liront mon ouvrage me feront justice ... »

3. Abbé Charles-Claude GENEST (1639-1719). Élu membre de l'Académie française en 1698.

Homme d'Église, poète et auteur dramatique.

Les origines de l'abbé Genest ne le destinaient ni à la Cour ni à l'Académie française et sa vie ressemble à un roman d'aventure. Fils d'une sage-femme, il apprit seulement à lire et à écrire. Un de ses camarades, marchand de pacotille, l'engagea, pour tenir ses livres, sur un vaisseau en partance pour les Indes. À peine eurent-ils quitté le port de La Rochelle qu'ils furent pris par un navire anglais et transportés à Londres où ils se retrouvèrent à la rue. Genest fut alors engagé comme précepteur des enfants d'un noble britannique chez qui apprit l'équitation. Un écuyer du duc de Nevers, venu en Angleterre pour acheter des chevaux, s'émerveilla de ses connaissances équestres, le ramena en France et le présenta à son maître, qui encouragea ses talents poétiques. En 1672 en 1673, Genest prit part aux campagnes du duc, composa des poésies à la gloire des victoires royales et s'en trouva récompensé. De retour en France, il troqua l'épée contre la soutane, passa quelque temps à Rome et entra, à Paris, dans le cercle de Bossuet, Nicolas de Malézieu et Pellisson. Il devint, grâce à leur appui, précepteur de Mademoiselle de Blois, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, qui après son mariage avec le duc d'Orléans, le futur Régent, en fit son aumônier. Homme de cour, réputé tant pour l'affabilité de ses manières que pour l'immensité de son nez, il fut aussi le familier de la duchesse du Maine et l'un des animateurs de la Cour de Sceaux. Nommé par le roi abbé de Saint-Wilmer dans le diocèse de Boulogne et devenu secrétaire des commandements du duc du Maine, il se consacra surtout à ses travaux littéraires.

➤ *Dissertations sur la poésie pastorale ou de l'idylle et de l'épique. À Messieurs de l'Académie française.* Paris, Jean-Baptiste Coignard, 1707. 8° G.R. 31. On remarquera la marque du libraire qui a repris la devise de l'Académie « A l'Immortalité ».

Provenance : legs de Jean-Antoine Gauvin, dit Gallois (1761-1828), membre et président du Tribunal, membre de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.

➤ *Pénélope tragédie.* Paris, Christophe David, 1716. 8° Q 593 A.

➤ *Principes de philosophie ou Preuves naturelles de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.* Seconde édition. Amsterdam, Steenhouwer et Uytwerf, 1717. 8° R 299-Y45. Cachet ex libris orné d'un visage barbu « Ex Bibliotheca J.L. Aug. Mercklein Paris ».

4. Abbé Jean-Baptiste DUBOS (1670-1742). Élu membre de l'Académie française en 1720, il en devint le secrétaire perpétuel en 1722.

Homme d'Église, diplomate et historien.

Fils d'un marchand échevin de Beauvais, Dubos fit ses premières études dans sa ville natale avant de venir les achever à Paris où il étudia la théologie, puis le droit public. Entré dans les bureaux des affaires étrangères, il s'acquitta habilement de missions secrètes auprès de diverses cours de l'Europe et prit une part importante aux négociations des traités d' Utrecht, Bade et Radstadt. Ses services furent récompensés par des bénéfices et des pensions et il abandonna la politique pour se consacrer aux lettres et à l'histoire.

➤ *Histoire des quatre Gordiens prouvée et illustrée par les médailles.* Paris, Florentin et Pierre Delaulne, 1695. 8° V 324 C réserve. Ex libris gravé aux armes de François-Michel de Verthamon (mort en 1738) dont les livres sont à l'origine de la bibliothèque du Grand Conseil, qui brûla au milieu du 18^e siècle.

➤ *Les Interests de l'Angleterre mal-entendus dans la guerre présente, traduits du livre anglois intitulé Englands Interests...* Amsterdam, George Gallet, 1703. In 12 Y 41 L. Fonds Antoine Moriau (18 e s.).

Il s'agit probablement d'un ouvrage de commande fait sur ordre de la cour de France car certains chapitres contiennent des révélations que les Hollandais mirent à profit.

➤ *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture. Sixième édition.* Paris, Pissot, 1755. 3 volumes. 4° Q 4. Cet ouvrage fut publié pour la première fois en 1719 et souvent réédité. Prenant pour épigraphe l'hémistiche d'Horace, *Ut pictura poesis*, il marque un tournant dans la pensée esthétique et exerça une influence considérable sur le développement de l'art théâtral et de la musique au 18^e siècle. L'abbé Dubos y développe la première théorie du sentiment esthétique, affirmant que l'art ne peut pas être seulement beau, mais doit également remuer les cœurs : « *On mérite le nom de poète en rendant l'action que l'on traite capable d'émouvoir* » (I, 24), ou encore : « *Le sublime de la poésie et de la peinture est de toucher et de plaire, comme celui de l'éloquence est de persuader. Il ne suffit pas que nos vers soient beaux, dit Horace en style de législateur, pour donner plus de poids à la décision ; il faut encore que ces vers puissent remuer les cœurs et qu'ils soient capables d'y faire naître les sentiments qu'ils prétendent exciter.* » (II, 1).

➤ *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules.* Paris, Osmont, Huart, Clousier, etc., 1734. 3 volumes. 4° X 3. Cachet armorié rouge du recteur Jean-Gabriel Petit de Montempuis (1676-1763), ancien recteur de l'Université de Paris, qui légua sa bibliothèque à la bibliothèque de la Sorbonne en 1762. Autre cachet rouge de l'Université de Paris : « *Bibliot. Univer. Par.* ». Dans cet ouvrage l'abbé Dubos traite la question de la loi salique, démontrant qu'elle est une loi non écrite mais aussi ancienne que la monarchie. Il tente aussi de démontrer que les Francs pénétrèrent la Gaule, non en conquérants, mais à l'invite des Gaulois, thèse que Montesquieu réfutera dans *l'Esprit des lois*.

5. Abbé Jean-François du RESNEL du Bellay (1692-1761). Élu membre de l'Académie française en 1742 et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1753.

Homme d'Église, traducteur et homme de lettres.

Jean-François du Resnel fit ses humanités au collège des jésuites de Rouen et entra dans la congrégation de l'Oratoire de Paris en 1710. En 1713, son oncle, évêque janséniste de Boulogne, l'appela pour enseigner au collège des oratoriens de la ville et il y devint chanoine en 1720. Déjà versé dans les langues grecque et latine, il se mit à étudier les langues vivantes, l'anglais, l'italien et l'espagnol et son ardeur dans l'étude mit sa santé en péril à plusieurs reprises. A la mort de son oncle, en 1724, il s'établit à Paris, où il se fit remarquer par ses sermons. Le duc d'Orléans devint son

protecteur et le nomma abbé de l'abbaye de Notre-Dame des-Sept-Fontaines dans le diocèse de Reims.

Il est l'auteur de deux traductions en vers français de Pope, *l'Essai sur la Critique* et *l'Essai sur l'homme*, traductions auxquelles Voltaire aurait participé. Cette traduction de Du Resnel, jugée très élégante, connut 34 rééditions au cours du siècle. Du Resnel traduisit très librement, en supprimant des vers et des mots jugés bas, car il cherche à élever le style, et rajouta 700 vers.

En tant qu'académicien, Du Resnel rédigea plusieurs articles pour le *Dictionnaire de l'Académie française*. Il donna des contributions au *Journal des savants* et six de ses mémoires furent publiés par l'Académie des inscriptions dont il fut reçu membre pensionnaire en 1756. Chargé, vers la fin de sa vie, de l'emploi de censeur royal, il fut jugé particulièrement indulgent dans cette fonction.

➤ *Panegyrique de saint Louis* 1732. In 12 AA 54, tome 30. Il s'agit du seul de ses sermons qui ait été publié.

➤ **Traduction de POPE : *Les principes de la morale et du goût en deux poèmes traduits de l'anglois de M. Pope***. Paris, Briasson, 1737. 8° Q 759 C et in-12 Erhard 2471 (Fonds Auguste Erhard). L'Académie des Inscriptions disposait pour ses publications d'un privilège royal d'impression accordé en 1701 et renouvelé en 1735. Après l'avis favorable des deux commissaires qu'elle avait délégué pour approuver ce livre, elle en céda le privilège à Du Resnel en janvier 1737 et lui-même le céda au libraire Briasson en mars de la même année.

➤ *Discours de réception à l'Académie le samedi 30 juin 1742...* In 12 GR 24, t. 5, p.339.

6. Bernard-Joseph SAURIN (1706-1781). Élu membre de l'Académie française en 1761.

Avocat, auteur dramatique.

Bernard-Joseph Saurin était fils du pasteur protestant converti au catholicisme Joseph Saurin, mathématicien élu membre de l'Académie des Sciences en 1707. Destiné par son père aux mathématiques, il préféra le barreau, devint avocat au Parlement mais, à près de quarante ans, âge mûr à l'époque, il se consacra définitivement à sa véritable vocation, le théâtre.

Sa première pièce, *les Trois rivaux* (1743), une comédie, fut retirée de l'affiche après six représentations mais Saurin la fit imprimer et s'en explique avec une grande modestie : « On pourra me demander pourquoi je la fais imprimer, puisque je conviens qu'elle n'est pas bonne [...] Après tout, le public sait très bien qu'il n'est pas condamné à lire tout ce que l'on imprime. » Le succès vint en 1760 avec la tragédie de *Spartacus* et la comédie *Les Mœurs du temps*, qui furent applaudies à la Comédie-Française et lui valurent son élection à l'Académie. Il traduisit des pièces d'auteurs anglais et s'en inspira pour ses propres œuvres telles *Blanche et Guiscard* (1763) et *Beverlei* (1768), dont le sujet est la passion du jeu. Il était considéré à son époque comme le seul auteur de théâtre ayant réussi dans la tragédie, la comédie et le drame.

Il fréquenta les cafés littéraires et les salons de Madame Necker, de Mme de Tencin, de Madame Geoffrin et de Madame d'Épinay, dont il fut le soupirant malheureux. Ami de Voltaire, de Saint-Lambert, de Montesquieu, de Turgot et d'Helvétius, il peut être considéré comme lié au parti philosophique.

➤ *Œuvres complètes*. Paris, Veuve Duchesne, 1783. 2 volumes. 8° Q 615 C.

➤ *Les Mœurs du temps, comédie*, dans Cl. B. Petitot, « Répertoire du Théâtre françois ou recueil de tragédies et comédies représentées au théâtre depuis Rotrou », tome 23, Paris, impr. P. Didot l'aîné- chez Perlet, 1804. 8° NS 15 064. Selon Petitot, « le grand mérite de cette pièce est de rendre avec beaucoup de vérité le jargon du temps, jargon presque oublié [en 1803]. »

➤ *Beverlei, tragédie bourgeoise imitée de l'anglois*. Paris, impr. de Mame, 1810. Collection « Théâtre des auteurs du second ordre ». Stéréotype d'Herhan, 39. NSd 20893 (39).

**7. CONDORCET (Jean-Antoine-Nicolas de CARITAT, marquis de) (1743-1794)
élu membre de l'Académie des Sciences en 1769, il en devint le Secrétaire
perpétuel en 1773, et fut élu membre de l'Académie française en 1781.**

Philosophe, mathématicien et homme politique.

Seul philosophe de l'époque des Lumières à avoir pris part à la Révolution française, Condorcet est une grande figure d'«intellectuel engagé». Né en Picardie, d'une famille de petite noblesse militaire, il fut éduqué chez les jésuites d'abord à Reims puis à Paris, au Collège de Navarre, seul collège universitaire à dispenser un enseignement en sciences. Éprouvant un goût précoce pour l'abstraction, il choisit, contre l'avis de sa famille, la carrière de mathématicien. Après sa thèse d'analyse en 1759, sa première publication fut, en 1765, un *Essai sur le calcul intégral*. Il devint le disciple et l'ami de D'Alembert qui, avec Diderot, avait fondé *l'Encyclopédie* et était un membre puissant de l'Académie française et de l'Académie des Sciences, où Condorcet fut admis à l'âge de vingt-six ans (adjoint mécanicien en 1769, puis associé mécanicien en 1770).

Condorcet se lia également avec l'économiste Turgot, son second père adoptif, et fut introduit dans la société éclairée par Julie de Lespinasse dont le salon attirait les esprits les plus brillants. Dès 1770, il devint un idéologue passionné par les domaines politique, social, économique et philosophique. Rationaliste et athée, révolté naturellement contre les souffrances, le fanatisme et l'intolérance, Condorcet fut aussi l'ami de Voltaire qui l'encouragea à se présenter à l'Académie française afin d'y renforcer le parti des philosophes. En 1771, Condorcet fut choisi comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences (adjoint en 1773 et en titre en 1776) grâce à l'appui de D'Alembert qui, pour sa part, venait d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie française.

De 1774 à 1776, Condorcet devint une personnalité publique auprès de Turgot, devenu ministre de la Marine puis contrôleur général des Finances. Il défendit ardemment les projets de réforme de ce dernier et le pressa notamment de supprimer les corvées. Il fut chargé de moderniser les canaux et de réformer le jaugeage des tonneaux et vaisseaux. En 1775, Turgot le nomma inspecteur des Monnaies avec la mission d'unifier les poids, mesures et monnaies. Sa résidence fut dès lors l'Hôtel de la Monnaie, où le salon de son épouse devint un lieu d'influence, foyer des idées républicaines. Après la disgrâce de Turgot, Condorcet se consacra davantage à l'Académie des Sciences dont il fit un rempart contre le charlatanisme. En 1779 l'Académie refusa le mémoire de Marat sur le feu, l'électricité et la lumière et Marat en conçut une profonde rancune envers Condorcet.

En 1777, Condorcet, qui souhaitait entrer à l'Académie française, concourut pour le prix annuel de cette académie en présentant un éloge de Michel de l'Hôpital, mais il déplut en refusant de prononcer, à l'Académie des Sciences, l'éloge du duc de la Vrillière, récemment décédé, disant qu'il ne pouvait pas louer un homme qui avait abusé de la lettre de cachet. Le ministre Maurepas, beau-frère de La Vrillière, s'opposa à l'élection de Condorcet à l'Académie française et ce n'est qu'après sa mort, en 1781, que Condorcet put présenter sa candidature. Il fut élu par 16 voix contre 15 à l'astronome Bailly, candidat de Buffon.

Condorcet se consacra de plus en plus à une activité militante : défense des droits de l'homme en général, des droits des femmes et des Noirs en particulier, soutien aux Etats-Unis d'Amérique, projets de réformes politiques, administratives et économiques destinées à transformer la société française. Il se révéla aussi un pionnier de la statistique en proposant d'appliquer les mathématiques à l'analyse sociale.

En 1789, il fut élu au conseil municipal de Paris et fonda, avec Sieyès, la Société de 1789. En 1791, il fut élu député de Paris à l'Assemblée législative, dont il devint le secrétaire et la politique l'occupa dès lors entièrement. En 1792 il fut élu député de l'Aisne à la Convention et fit adopter le principe de la laïcité de l'enseignement. Il vota contre la mort de Louis XVI, mais prôna sa condamnation aux galères à vie, idée qu'il fut presque seul à défendre. Il rédigea un projet de constitution qui ne fut pas adopté par l'Assemblée. Ayant pris ses distances avec ses amis Girondins, fatigué par les conflits, il se trouva bientôt isolé au milieu des factions et perdit son influence. En 1793, les Jacobins prirent le contrôle de la Convention et, après que Condorcet eut critiqué leur projet de nouvelle constitution, le firent

condamner pour trahison. Il se cacha pendant neuf mois, pendant lesquels il écrivit son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* qui fut publié après sa mort. Le 25 mars 1794, il tenta de fuir mais fut dévoilé à Clamart pour avoir commandé dans une auberge une omelette de douze œufs et proposé de payer avec une pièce d'or. On le retrouva deux jours plus tard mort, dans sa cellule, à l'âge de cinquante-et-un ans, dans des circonstances énigmatiques³.

La majorité des manuscrits de Condorcet est conservée à la Bibliothèque de l'Institut, et provient de la fille de Condorcet, Eliza O'Connor (1790-1859), qui en fit don à l'Académie des Sciences en 1853. Ce fonds se compose de correspondances, de textes de la période révolutionnaire, de papiers littéraires et philosophiques, et de papiers scientifiques. Ce fonds contient aussi les papiers de Jean Le Rond D'Alembert (1717-1783) dont Condorcet était le légataire universel.

➤ ***Du calcul intégral***. Paris, Didot, 1765. 4° M 623. Cachet de l'Académie royale des Sciences.

➤ **Manuscrit autographe de *Du calcul intégral***. Ms 877.

➤ ***Essais d'analyse***. Paris, Didot, 1768. 4° M 622. Cachet de l'Académie royale des Sciences.

Condorcet réunit les trois textes qu'il a publiés depuis trois ans : *Du calcul* ; *Du problème des trois corps* ; *Le marquis de Condorcet a Mr. d'Alembert, sur le système du monde et sur le calcul intégral*.

➤ ***Réflexions sur l'esclavage des nègres (1781)***, dans *Œuvres complètes*, 1804, tome XI. 8° R 254. « Épître dédicatoire aux nègres esclaves. Mes Amis, Quoique je ne sois pas de la même couleur de peau que vous, je vous ai toujours regardé comme mes frères [...] Vos tyrans me reprocheront de ne dire que des choses communes et de n'avoir que des idées chimériques : en effet, rien n'est plus commun que les maximes de l'humanité et de la justice ; rien n'est plus chimérique que de proposer aux hommes d'y conformer leur conduite. »

➤ ***Vie de Monsieur Turgot***. Londres [i.e. Paris], 1786. GX 417. Édition clandestine, parue sans autorisation, sans nom d'imprimeur-libraire, avec la fausse adresse de Londres.

Provenance : legs de Jean-Antoine Gauvin, dit Gallois (1761-1828), membre et président du Tribunal, membre de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.

➤ ***Éloges des académiciens de l'Académie des Sciences. Tome V***. Berlin, Frédéric Vieweg-Paris, Fuchs, 1799. 8° AA 55 A.

Ouvert à l'*Éloge de Benjamin Franklin*, qui séjourna comme ambassadeur à Paris de 1776 et 1783. Dans cet éloge rédigé en 1790, Condorcet rend hommage à la fois au savant et au fondateur de la république américaine, sans perdre de vue le contexte dans lequel il écrit : « L'Académie des Sciences s'était empressée d'appeler dans son sein le savant qui avait arraché à la nature un de ses secrets et détourné un de ses fléaux⁴. Elle accueillit avec transport à son arrivée le sage qui venait apprendre aux tyrans à connaître la justice, aux hommes à ne plus dépendre que de leurs droits. »

➤ ***Opinion de Condorcet sur le jugement de Louis XVI, imprimé par ordre de la Convention nationale***. 30 p. GX 217 C.

Condorcet propose que Louis XVI soit jugé par un tribunal dont les jurés seraient nommés par les corps électoraux des départements. Il est partisan de la suppression de la peine de mort « toutes les fois qu'elle est appliquée à un coupable qui peut être gardé sans danger pour la société ».

➤ ***Fragment de justification, juillet 1793***, premier écrit composé par Condorcet dans son refuge de la rue des Fossoyeurs [actuellement Servandoni] pour répondre aux calomnies dont il est l'objet. A la demande de son épouse qui constate la souffrance que lui cause ce sujet, il l'abandonnera pour rédiger le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Manuscrit autographe. Ms 852.

« Comme j'ignore si je survivrai à la crise actuelle, je crois devoir à ma femme, à ma fille, à mes amis, qui pourraient être victimes des calomnies répandues contre ma mémoire, un exposé simple de mes principes et de ma conduite pendant la révolution. Elle peut avoir un autre avantage, celui d'empêcher que l'exemple des

³ Dans son dernier livre consacré au médecin Félix Vicq d'Azyr (Odile Jacob, 2009), le Professeur Yves Pouliquen, de l'Académie française, juge l'hypothèque de l'apoplexie plus plausible que celle de l'empoisonnement volontaire.

⁴ B. Franklin fut l'inventeur du paratonnerre et est resté célèbre pour ses travaux sur l'électricité.

injustices que j'ai essayées ne décourage quelques amis de la liberté ; celui d'une justice même tardive peut les aider à s'élever comme moi au-dessus de l'opinion des contemporains... »

➤ *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. 1798. 8° GM 6. Ce texte, rédigé en 1793-1794, fut publié en 1795, après le décès de Condorcet. Provenance : legs de Jean-Antoine Gauvin, dit Gallois (1761-1828).

➤ *Portrait gravé de Condorcet*, dans l'édition de ses oeuvres de 1847-49, dite d'Arago. 8° R 254* (1).

➤ *Livre ayant appartenu à Sophie de Grouchy, future marquise de Condorcet : Oeuvres de Gresset*, 1765. 2 vol. 8° Q 476-1. Ex libris manuscrit.

En 1786, Condorcet épousa la charmante Sophie de Grouchy, acquise aux idées nouvelles. Son salon, à l'Hôtel des Monnaies, devint le rendez-vous des philosophes et des savants de l'Europe éclairée, un laboratoire d'idées où se préparait monde nouveau.

8. Abbé Noël Gabriel Luce VILLAR (1748-1826). Nommé membre de l'Institut national en 1795.

Homme d'Église et homme politique.

Fils d'un chirurgien de Toulouse, devenu père de la doctrine chrétienne, il fut professeur de rhétorique à Toulouse puis recteur du Collège de la Flèche. L'abbé Villar adopta les principes de la Révolution française, mais sans excès. Il prêta serment à la constitution civile du clergé et fut choisi par les habitants comme évêque constitutionnel du département de la Mayenne en 1791. En 1792, élu député à la Convention, il quitta Laval pour Paris et démissionna de sa charge épiscopale en 1798.

Devenu rapporteur du Comité d'instruction publique, il obtint la conservation du Collège de France, oeuvra à l'organisation de la Bibliothèque nationale et obtint des pensions pour des hommes de lettres, des savants et des artistes. Il contribua à la création de l'Institut national en 1795 et fut nommé membre de la Classe de littérature et beaux-arts, dans la section de grammaire. Lors de l'organisation de 1803, il fit partie de la Classe de langue et littérature française, qui retrouva son nom d'Académie française en 1816. Le décret de février 1805 le nomma membre de la Commission du Dictionnaire. Il fut inspecteur général des études.

➤ *Notices des travaux de littérature et de beaux-arts de l'Institut national, pendant les ans 9 et 10*. Rec.4° HR 5*, tomes VI et VII. Secrétaire de sa classe pendant les années 1801-1802, Villar composa en cette qualité six notices de ce type, résumant chaque trimestre les travaux de sa classe.

➤ *Catalogue des livres provenant de la bibliothèque de feu M. Villar*. 1827. 8° AA 2159 AA* (8). Ce catalogue comporte 369 numéros, avec une majorité de livres contemporains : « C'était un des meilleurs humanistes de notre époque ; il savait de manière approfondie le latin et le grec [...] On sait que l'aménité de son caractère, la rectitude de son esprit, la pureté et la sagesse de ses principes, lui firent de nombreux amis ; il est peu d'auteurs contemporains dont les ouvrages ne lui aient été offerts comme un hommage d'amitié, de respect ou de reconnaissance. »

9. Charles-Marie Dorimond - ou d'Orimont - de FÉLETZ (1767-1850) Élu membre de l'Académie française en 1826.

Homme d'Église, journaliste et critique littéraire.

Élevé chez les pères de la doctrine chrétienne de Brive puis de Périgueux, Féletz vint étudier la théologie à Paris. Sa communauté religieuse ayant refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé en 1791, il se retira en province et se fit ordonner prêtre par un évêque proscrit. Arrêté en 1793, il fut condamné sans jugement à la déportation, fut emprisonné et passa onze mois sur l'un des pontons où l'on avait entassé 800 autres prêtres condamnés, dont 600 moururent. Après un deuxième séjour en prison, il se réfugia dans sa famille à Périgueux. Rendu à la liberté par le coup d'État du 18

brumaire, il entama à partir de 1801 une carrière de critique littéraire au *Journal des débats*, qu'il poursuivit au *Mercure de France*. Il devint conservateur de la bibliothèque Mazarine en 1809 et membre de la commission des livres classiques de l'Université en 1812. S'étant attiré la bienveillance de Louis XVIII, il fut nommé inspecteur de l'Académie de Paris en 1820. Destitué de la Mazarine par Sadi Carnot en 1849, l'Académie s'en émut et intercéda pour lui faire rendre sa place ; il mourut aveugle l'année suivante.

Sa magistrature littéraire avait duré trente ans. « Nourri des traditions classiques, écrit Pierre Larousse, il se montra constamment antipathique à toute innovation littéraire. » Féletz était notamment très attaché au cloisonnement des genres. Désiré Nisard, son successeur à l'Académie, dit de lui : « De tous les hommes distingués qui travaillèrent à la restauration du sens moral, du goût, de la langue, aucun ne fut plus agréable que M. de Féletz. Il n'était pourtant ni le plus profond ni le plus savant ; mais, plus mêlé à la société de son temps, il savait mieux ce qu'elle voulait, parce qu'il le savait de sa bouche : elle voulait retrouver ses traditions, réparer son jugement et sa langue, refaire ses études, pourvu que ce ne fût pas sous un pédant... La déclamation avait été la langue de la Terreur ; elle voulait qu'on l'en vengeât. M. de Féletz l'y servit à souhait. »

➤ **Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature.** Paris, Grimbert, puis Grimbert et Dorez, 1828-1830. 6 volumes. 8° R 291 B. Recueil d'articles parus principalement dans le "Journal des débats", précédé de son discours de réception à l'Académie française et de sa réponse du discours de réception de P.-A. Lebrun (22 mai 1828) : 1. Philosophie. - 2. Belles-Lettres. Poésie.- 3. Belles-Lettres. Prose. - 4. Histoire. Mémoires.- 5. Mémoires particuliers. Correspondances. Voyages.- 6. Romans. Polygraphie.

10. Désiré NISARD (1806-1888) Élu membre de l'Académie française en 1850.

Critique et essayiste, homme politique.

Nisard commença sa carrière comme journaliste et entra dès 1828 à la rédaction du *Journal des Débats*. Opposant républicain à l'action de Charles X, il participa activement à la révolution de 1830, avant de se faire le champion des valeurs esthétiques du passé et de la tradition en littérature dans les colonnes du *National*. Adversaire passionné des romantiques, il publia en 1840 son *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours*, où il condamne la littérature contemporaine réputée facile. Son *Histoire de la littérature française* (1844-1861) développe longuement sa doctrine qui place l'idéal du génie français dans la période comprise entre Corneille et Racine. Il exerça une grande influence dans l'Université en tant que Professeur à la Sorbonne, au Collège de France et à l'École normale supérieure, qu'il dirigea de 1857 à sa retraite en 1867. Il fut en outre député en 1842 et sénateur en 1867.

Nisard, qui avait attaqué Victor Hugo en 1836, fut attaqué à son tour lorsqu'il fut élu à l'Académie française en 1850 contre Alfred de Musset. Le journal de Victor Hugo, *L'Événement*, cria au scandale et proposa que les Académiciens fussent élus par la Société des Gens de Lettres et celle des Auteurs dramatiques.

Son frère Charles Nisard (1808-1889), philologue, devint membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1875.

➤ **Essais sur l'École romantique.** Paris, Calmann Lévy, 1899. 8° Pierre 1802. Legs Eugène Pierre (1848-1925).

➤ **Histoire de la littérature française.** Paris, Firmin-Didot, 1883. 8° Pierre 1799. Legs Eugène Pierre (1848-1925).

➤ **Souvenirs et notes biographiques.** Paris, Calmann Lévy, 1888. 2 vol. 8° X 749 JJ 2.

➤ **Portrait photographique de Désiré Nisard** par Eugène Pirou, 1884-1886. Photoglyptie, 28 x 21 cm. Objet 64. Provenance : commande et don d'Henri d'Orléans, duc d'Aumale. Cette photographie appartient à un recueil de photographies des membres de l'Institut contemporains du duc d'Aumale, recueil commandé par ce dernier, qui appartenait à trois académies sur cinq.

11. Eugène-Melchior de VOGÜÉ (1848-1910). Élu membre de l'Académie française en 1888.

Homme de lettres et diplomate.

Eugène Melchior, vicomte de Vogüé, passa sa jeunesse au château de Gourdan près d'Annonay (Ardèche). Engagé volontaire en 1870, il fut blessé à la bataille de Sedan. Il entra dans la carrière diplomatique comme attaché d'ambassade à Constantinople sous les ordres de son oncle, Melchior de Vogüé (1829-1916) qu'il devait côtoyer à l'Académie de 1901 à sa mort. Secrétaire d'ambassade au Caire puis à Saint-Pétersbourg, il épousa en 1878 la fille du général Annenkof, contrôleur général de l'Empire, créateur du chemin de fer transcaucasien.

Il quitta la diplomatie pour se consacrer à la littérature. Après *Syrie, Palestine, Mont Athos* (1876) ou *Histoires orientales* (1880), il publia en 1886 son œuvre principale, *Le Roman russe*, qui révèle à l'opinion française les richesses intellectuelles et spirituelles de la Russie et marque une date importante dans l'histoire littéraire et politique de la fin du XIX^e siècle. Eugène-Melchior de Vogüé s'illustra également par son œuvre de romancier (*Jean d'Agrève, Le Maître de la Mer, Les Morts qui parlent*).

Collaborateur régulier de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*, il influença le rapprochement de Léon XIII avec la Troisième République, favorisa le mouvement du catholicisme social et les initiatives françaises aux colonies. Il fut par ailleurs député de l'Ardèche entre 1893 et 1898.

- *Histoires orientales*. Paris, Calmann-Lévy, 1880. 8° R 261F*.
- *Le Roman russe*. Paris, Plon, 1886. 8° Bernier 632 (Fonds Bernier, membre de l'Académie des Beaux-Arts). Alors que la France ne connaissait que Gogol et Tourgueniev, ce livre, qui lui fit découvrir Tolstoï et Dostoïevski, eut un immense succès et créa une mode pour tout ce qui était « à la russe ».
- *Spectacles contemporains*. Paris, Armand Colin, 1890. 8° R 261 F1.
- *Le Maître de la mer*. Paris, Plon, 1903. In 12 Bernier 1376 (Fonds Bernier.)
- *Sous l'horizon. Hommes et choses d'hier*. Paris, Armand Colin, 1904. NSd 2170
- *Syrie, Palestine, Mont Athos. Voyage aux pays du passé*. Ouvrage illustré par J. Pelcoq. Cinquième édition. Paris, Plon, 1905. Md 1853. Ex libris manuscrit de « Mme Edouard André ⁵».

12. Henri de RÉGNIER (1864-1936). Élu membre de l'Académie française en 1911.

Poète, romancier, essayiste.

Le grand poète Henri de Régnier fut aussi conteur, romancier et critique littéraire. Le discours d'Albert de Mun, qui le reçut sous la Coupole, fut particulièrement critique à son égard et fit dire à Régnier : « J'ai été accueilli à l'Académie avec la malveillance la plus honorable ». Il ne lui en tint pas rigueur et la Bibliothèque de l'Institut de France conserve un précieux fonds de manuscrits, légué à l'Académie française par Henri de Régnier et son épouse Marie, fille de José Maria de Heredia. Ce fonds se compose de documents biographiques (papiers de famille, correspondances familiales, journal), de manuscrits littéraires et de correspondance générale.

En 1937, Marie de Régnier effectua un premier versement de correspondances et d'un important ensemble de papiers provenant de la famille Heredia. En 1963, à la mort de Marie de Régnier et conformément au testament de celle-ci, tous les manuscrits non reliés et les correspondances restés à son domicile entrèrent à la bibliothèque, à l'exception du *Journal* dont les volumes furent partagés avec la Bibliothèque nationale.

⁵ Nélie Jacquemart (1814-1912), épouse d'Edouard André, puis sa veuve à partir de 1894, accomplit plusieurs voyages lointains pour enrichir sa collection d'objets d'art.

Ce fonds fut complété par le legs de Madeleine Bougenaux en 1959 et par l'achat de lettres de H. de Régner au poète André-Ferdinand Herold en 1991. Le legs de Madeleine Tremblot-Bougenaux⁶ est composé d'ouvrages que lui avait dédiés Henri de Régner, généralement de belles éditions hors commerce, ou des exemplaires numérotés sur grand papier, ainsi que de documents manuscrits et tapuscrits, et des photographies.

➤ **Premiers vers d'Henri de Régner : *Apaisement 1885-1886. À Sully Prudhomme.*** Manuscrit autographe. Ms 6299 (2). Mention de l'auteur : « Manuscrit non tout à fait conforme au volume. »

« Les Livres. Ils alignent leurs dos vêtus de cuirs divers/Où luit l'empreinte d'or des fleurons et des titres./Serrés sur les rayons côte à côte, à travers/La clarté miroitante et bleuâtre des vitres/ Ils alignent leurs dos vêtus de cuirs divers./

Les maroquins grenus et fins semblent du marbre,/Les veaux polis ont la douceur souple des mains,/Les chagrins sont rugueux comme une écorce d'arbre Et parmi la candeur lisse des parchemins/Les maroquins grenus et fins semblent du marbre[...] Décembre 1885. »

➤ **Portrait photographique en pied d'Henri de Régner, vers 1890.** La Photographie Nouvelle. Procédé H. Mairet. Joint à un ensemble de 65 lettres d'H. de Régner à André-Ferdinand Herold, 1889-1932. Ms 7441, f.66. Achat 1991.

➤ **Passeport d'Henri de Régner pour 1918.** Fonds Heredia-Régner. Ms 6298 (1).

« Signalement. Âge : 53 ans. Taille : 1^m80. Cheveux : gris. Front : découvert. Sourcils : gris. Yeux : bleus. Nez : moyen. Bouche : moyenne. Barbe : moustache grise. Menton : rond. Visage : ovale. Teint : clair. Signes particuliers : porte monocle. »

➤ **Journal intime de Henri de Régner.** 1906-1931. Manuscrit autographe. Fonds Heredia-Régner. Ms 6313, f.23-24.

Jeudi 12 janvier 1928 : « J'aime beaucoup à l'Académie les séances de la Commission du Dictionnaire qui se tiennent le jeudi à 2 heures dans la salle 6. C'est un simple "local" : deux bibliothèques remplies de vieux tomes de linguistique et de lexiques. Une sorte de classeur surmonté d'un buste d'homme en terre cuite. Au mur le portrait gravé du tzar Nicolas II, de la tzarine et du grand duc Constantin. Au milieu de la pièce une grande table carrée où sont déposés les fascicules du travail en cours.

C'est A. Rebelliau, secrétaire de la Commission, qui tient la plume, lit les articles et propose les modifications. Autour de la table s'assoient Bourget, Lavedan, Bazin, Bédier, Doumic et moi.

Lavedan est complètement sourd, Bazin à peu près et Bourget absent la plupart du temps. Rebelliau ressemble vaguement à Rostand, Doumic tire sur sa barbe, Bédier regarde les mots d'un air menaçant et sévère. L'heure passe et la séance est levée. »

➤ **Lettre d'Henri de Régner à son épouse Marie,** sur papier à lettre du Grand Hôtel de la Cloche, Dijon, 2 novembre 1928. Fonds Heredia-Régner. Ms 6314, f.20.

« 7 heures soir. Chère Cotte⁷, Comme je te l'ai télégraphié, j'ai fait bon voyage et j'occupe à la Cloche une chambre confortable et tranquille. La cuisine de cette maison est toujours des plus appréciables, mais je suis raisonnable et je « dijonne » sagement. Il faisait très mauvais hier à mon arrivée, mais aujourd'hui il fait assez beau. D'ailleurs j'ai passé une grande partie de mon temps aux Archives où j'ai vu pas mal de choses et où l'on m'en promet d'autres pour demain... »

➤ **L'Altana ou la Vie vénitienne : 1899-1924.** Paris, Mercure de France, 1928. Neuvième édition. 2 vol. NSd 12 008. En frontispice, portrait photographique de l'auteur. Envoi autographe : « Offert à la Bibliothèque de l'Institut. Henri de Régner. »

⁶ Madeleine Bougenaux (1894-1959) était l'épouse d'André Tremblot, frère de Jean Tremblot de la Croix, conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Institut de 1941 à 1964. Elle apparaît dans le Journal d'H. de Régner à partir de 1918 et accompagna le poète dans plusieurs voyages, notamment à Venise et en Espagne. Elle légua à la bibliothèque vingt ouvrages qu'H. de Régner lui avait dédiés, ainsi que des manuscrits et des photographies (Ms 6134).

⁷ Cotte était le nom familial de Marie de Régner. Elle signait ainsi ses lettres à son mari et à son fils.

➤ *Choix de poèmes*. Paris, Mercure de France, 1932. Envoi autographe : « A Madeleine⁸, avec toute ma tendre affection, Henri de Régner. » NSd 19 462.

➤ *Le Papillon de l'Institut*, dans *De mon temps...* Paris, Mercure de France, 1933, p.170. Envoi autographe de l'auteur « À Paul Morand, à Mme Paul Morand, amical hommage ». NSd 23329. Provenance : bibliothèque de Paul Morand, léguée à l'Académie française.

« L'Institut de France n'est pas propriétaire seulement du noble parc de Chantilly et de l'ombreux domaine de Chaalis. Les arbres du Nohant de George Sand sont aussi une verdure académique, mais l'Institut possède encore un autre jardin, celui-là plus humble et qui, pour moins grandiose et moins champêtre, ne laisse pas d'être agréablement pittoresque. Si vous voulez le visiter, traversez les deux premières cours du Palais Mazarin et, après avoir foulé leur docte pavé et salué le buste de Minerve qui domine la cuve d'une fontaine sans eau, pénétrez dans la troisième enceinte que sépare des deux premières un mur où un passage a été ménagé. Une fois là, vous aurez une charmante surprise et si vous avez l'âme quelque peu jardinière, vous serez enchanté. Sur la façade du vieux bâtiment mazarinesque se détache l'armature en ferronnerie d'un antique puits couvert dont la margelle supporte une corbeille fleurie. De chaque côté du puits s'étendent des plates-bandes au-dessus desquelles s'élèvent des treilles mêlées à de la vigne vierge. Le mur d'en face est également revêtu de verdure grimpanche. Au-dessus du puits enguirlandé croît un figuier.

Certes, les fleurs de ces plates-bandes ne sont pas des fleurs rares, mais y a-t-il des fleurs communes ? Toutes n'ont-elles pas leur grâce et leur distinction ? Vous trouvez là des fuschias aux délicates pendeloques, des marguerites aux collerettes dentelées, des dahlias, des œillets d'Inde, des soucis aux vives couleurs, toutes les bonnes et douces fleurs du jardin français, qui sentent bon et ne font pas d'embarras. En ce coin tranquille du vieux Paris, à l'abri des sévères et studieuses murailles, elles vivent leur brève vie d'été. Elles sont soigneusement arrosées et si l'eau qu'on leur distribue n'est pas puisée à l'antique puits qu'elles environnent et fleurissent, cette eau n'entretient pas moins en fraîcheur la petite académie qu'elles forment et qui tient séance dans la cour de l'Institut.

Lorsque j'arrive en avance sur l'heure où l'on se réunit, le jeudi, pour travailler au Dictionnaire, je ne manque pas d'aller faire un tour au jardin. L'autre jour, il faisait chaud et toutes les odeurs florales se mélangeaient dans l'air brûlant. Sur les corolles butinaient quelques abeilles et rôdaient quelques guêpes affairées. Un papillon les imitait. Il n'était pas bien beau, ce papillon parisien, ce papillon de l'Institut. Il était d'un blanc grisâtre et d'un jaune velours, mais comme il voltigeait gracieusement ! Je le regardais se poser, palpiter, s'envoler avec mille gentilles ailes et il me semblait voir en lui l'âme aérienne d'un candidat académique s'exerçant de fleur en fleur à l'« art des visites ». Et il recueillait des voix, mon papillon ! Ses ailes ouvertes portaient de minuscules caractères et elles semblaient deux pages volantes du dictionnaire. Je présageais bien de sa prochaine candidature, et je serais resté encore longtemps à le regarder si la demie de trois heures n'avait annoncé à la grosse horloge l'ouverture de la « Séance », car l'Académie, même en été, ne se réunit pas au jardin, dans son jardin. Elle le laisse avec son vieux puits, ses fleurs, à la disposition des papillons qui s'avisent d'y faire aux corolles des visites plus ou moins intéressées. »

13. Jacques de LACRETELLE (1888-1985). Élu membre de l'Académie française en 1936.

Romancier.

Fils de diplomate, Jacques de Lacretelle passa ses dix premières années à l'étranger et conserva le goût des voyages. La mort prématurée de son père le rapprocha de son grand-père, l'homme de lettres et député républicain Pierre-Henri de Lacretelle, gentilhomme bourguignon dont le père, l'historien Charles de Lacretelle, était entré à l'Académie française en 1811, et l'oncle, Pierre-Louis de Lacretelle, avait fait de même en 1803.

Élève au lycée Janson de Sully, Jacques de Lacretelle fut encouragé dans la voie littéraire par un de ses professeurs, André Bellessort, qu'il retrouva trente-quatre ans plus tard sous la Coupole. De ses débuts d'écrivain, il écrit : « Je ne suis pas né casqué. Je veux dire que l'idée d'écrire m'est venue tard. Impossible de tirer des oubliettes un fœtus de roman ou le squelette d'un sonnet. Et j'avais largement dépassé vingt-cinq ans, lorsque j'ai commencé à griffonner, sans bien savoir où elle me conduirait, une

⁸ Voir note 6.

histoire qui, deux ans plus tard, était devenue un roman bon à porter chez l'éditeur. S'il fallait, malgré tout, rattacher ma profession actuelle à de lointains souvenirs, ce serait sans doute dans la contemplation et le goût de la lecture qu'apparaîtraient les signes révélateurs⁹.»

Vers 1915, l'œuvre et l'amitié de Marcel Proust le poussèrent à commencer son premier roman. Il écrit : « Pour ma part, la lecture des moralistes m'a toujours grandement servi. C'est que j'ai du roman une conception assez haute. Ceux que j'admire le plus sont ceux qui nous font faire un pas dans la connaissance de l'homme. Le mouvement de l'intrigue, je ne le juge pas secondaire, mais il ne m'intéresse que dans sa combinaison à l'étude des caractères. Or il me semble que tous les grands moralistes ont été plus ou moins des romanciers qui n'osaient se déclarer, le roman en leur temps n'ayant pas encore pris son essor¹⁰. » Ailleurs, il dit : « Et il est bien vrai que les principaux protagonistes de mes romans sont généralement des rêveurs incompris, des femmes mal aimées, des destinées qui vont à contre-courant, blessées par l'ordre des choses. En littérature et dans le choix de nos personnages, la morale des forts exclut la finesse et me paraît proche de la vulgarité¹¹. »

Son deuxième roman, *Silbermann* (1922) raconte la mise à l'écart par ses camarades catholiques d'un collégien juif animé par l'ambition intellectuelle ; ce livre lui procura la renommée et lui valut l'amitié du groupe de la NRF. En 1930, il fit partager son enthousiasme pour la Grèce dans *Le Demi-dieu ou le Voyage de Grèce*¹². Son oeuvre comprend une cinquantaine de titres, répartis entre « romans », « nouvelles » et « essais et voyages ».

J. de Lacretelle fit aussi partie de la rédaction du journal des Croix-de-feu, *Le Flambeau*, collabora à la *Nouvelle Revue française* et joua longtemps un rôle prépondérant au *Figaro*. Élu à l'Académie française en 1936, il y resta pendant plus de quarante-huit ans et en devint le doyen d'élection les quinze dernières années de sa vie, après la mort de François Mauriac en 1970.

Enfin, J. de Lacretelle fut un grand bibliophile. Le goût du livre rare étant chez lui un appétit naturel, il s'était constitué une belle bibliothèque dès ses années de lycée, grâce à ses achats chez les bouquinistes. Mais raconte-t-il : « Quand vint ma seizième année, d'autres désirs réduisirent à rien les désirs du bibliophile. Il me fallut chercher à aimer et à être aimé ; il me fallut aller au Palais de Glace, dans les bars, aux courses [...] Comment me procurer de l'argent ? Un à un, tous mes livres y passèrent [...] Vais-je avouer que j'allai jusqu'à me défaire de livres sur lesquels des auteurs, cédant à mes impudentes prières d'écolier, avaient inscrit des dédicaces ?...¹³ ». Plus tard, une nouvelle collection fut constituée et étroitement associée à la vie privée du jeune écrivain qui ne manquait pas de soumettre ses conquêtes féminines, dès leur première visite, à « l'épreuve de la bibliothèque » : « -Aimez-vous les livres ? Voulez-vous voir les miens ? Et si elle acquiesce mollement, je pressens bien que, une fois mon désir satisfait, aucun attachement durable ne pourra subsister entre nous. Mais si, au contraire, je sens chez elle de la curiosité, un goût encore tâtonnant que je pourrai affermir, alors j'entrevois sur-le-champ la possibilité d'une grande liaison, de voyages depuis longtemps rêvés, de dons infinis, j'entrevois le sacrifice de mon indépendance [...] Il est un autre cas où un livre peut être complice de l'amour : c'est lorsqu'il prépare un accommodement. Tant qu'il y a entre deux amants désunis un livre prêté, la rupture n'est pas définitive, qu'ils le sachent bien...¹⁴ ».

Arrivé à l'âge mûr, il témoigne : « Comment devient-on bibliophile ? A l'origine, nous en conviendrons, tous, il y a le goût de la lecture. Il faut avoir connu à un moment de sa vie, et surtout dans sa première jeunesse, l'enchantement d'un beau texte, la révélation d'une pensée que l'on croit exprimée pour soi seulement, la découverte d'un esprit fraternel qui vous guide et vous élève l'esprit.

Ce choc, ou plutôt cette communion, chacun de nous les a ressentis suivant son tempérament ou sa disposition passagère. Ce peut être un poème ou un roman qui nous a enflammés. Parfois aussi une épopée historique. Plus tard un ouvrage de doctrine où chaque page nous a paru frappée comme une médaille.

⁹ *Le Tiroir secret*, 1959, p.11.

¹⁰ *Le Tiroir secret*, p. 75.

¹¹ *Journal de bord*, 1974, p. 115.

¹² Des extraits de ce livre sont lus sur Canal-Académie, www.canalacademie.com, émission du 16.09.07.

¹³ « L'Amour des livres », 1925, dans *Les Aveux étudiés*, p.84.

¹⁴ *Ibidem*, p. 86-87.

Alors ce livre, ce livre *Sésame*, est devenu un confident avec lequel nous avons dialogué en secret. Il a ouvert des avenues dans notre esprit, suscité, par analogie, des comparaisons instructives, provoqué des critiques fécondes. Le rayon des confidentes s'est étendu. Ainsi la bibliothèque est née.

Et puis, et puis, par un sentiment de gratitude auquel s'est joint peut-être l'esprit de possession, nous avons désiré avoir un lien particulier avec l'auteur qui nous était si cher et à qui nous devons tant. Nous avons recherché l'édition rare, l'exemplaire unique, revêtu d'une belle reliure, enrichi d'une dédicace. Ou bien une réimpression tirée à petit nombre sur un papier et avec un caractère choisi par des maîtres artisans.

Un amour vrai, le goût de la curiosité, l'instinct de la chasse, un peu de vanité. Et voilà comment la bibliophilie s'est implantée en nous¹⁵. »

- ***La Vie inquiète de Jean Hermelin***. Premier roman de Jacques de Lacretelle.
 - Avec un frontispice de Clément Serveau. Paris, Grasset, 1920. NSd 9325.
 - Illustré de 28 bois originaux de Raymond Thiollière. Paris, Arthème Fayard, 1928. Collection Le Livre de demain. 8° Erhard 807. Fonds Auguste Erhard.
- ***Silbermann***. Édition originale. Paris, Nouvelle revue française, 1922. 12° Karaiskakis 640. Ce livre obtint le prix Femina contre *les Thibault* de Martin du Gard.
- ***La Bonifas***. Édition originale. Paris, Gallimard -Editions de la Nouvelle revue française, 1925. 8°LB 389. J. de Lacretelle considère ce livre comme son premier roman « objectif »
- ***Amour nuptial***. Édition originale. Paris, Librairie Gallimard, Editions de la Nouvelle revue française, 1929. In-12 Karaiskakis 641. Exergue : « Chacun de nous a de la haine pour ce qu'il aime. »
- ***Le retour de Silbermann*** ; [avec une] étude de Ramon Fernandez [sur Jacques de Lacretelle]. Paris, Éditions du Capitole, 1929. Édition originale. Collection « Faits et gestes de la vie contemporaine ». In 12 Karaiskakis 610.
- ***Luce ou l'enfance d'une courtisane***. Illustrations de Marie Laurencin. Paris, Editions M-P. Trémois, 1931. In 12 Karaiskakis 631.
- ***Les Hauts Ponts***. Paris, Gallimard, 1932-1935. 4 vol. NSd 14 946 (1-4).
- ***Les Aveux étudiés***. Paris, Gallimard, 1934. NSd 23 167. Fonds Paul Morand. Envoi autographe de l'auteur : « Pour Paul Morand qui doit tout recevoir mais n'est pas forcé de tout lire, son ami, Jacques de Lacretelle. »
- ***Le Tiroir secret***. Paris, Wesmaël-Charlier, 1959. NSd 19 212 (2). Collection « Les auteurs juges de leurs œuvres ». Envoi autographe de l'auteur : « Offert en hommage à la Bibliothèque de l'Institut par J. de Lacretelle, 1960. » Ouvert à la photographie de l'auteur en 1934 (p. 65).
- ***Journal de bord***. Paris, Grasset, 1974. 8° N.S. 36 329. « Ce livre a enregistré quelques unes des impressions recueillies pendant cinquante années d'une carrière littéraire. »
- ***Les Vivants et leur ombre***. Paris, Grasset, 1977. 8° N.S. 37 484. Envoi autographe de l'auteur : « Offert à la Bibliothèque de l'Institut par l'auteur... »

14. Bertrand POIROT-DELPECH (Bertrand) (1929-2006) Élu membre de l'Académie française en 1986.

Journaliste, essayiste, romancier.

Bertrand Poirot-Delpech est issu d'une famille de médecins et d'universitaires. Orphelin de père à onze ans, il entra au journal *Le Monde* à vingt-deux. Sa vocation de journaliste naquit lorsque l'un de ses camarades de seconde au lycée Louis-le-Grand, juif, fut noté absent un matin de 1943, et ne revint jamais. « Ma vocation de journaliste, disait-il, date de là. L'obligation de savoir : un devoir sacré. » Bertrand Poirot-Delpech accomplit au *Monde* l'essentiel de sa carrière, passant de la rubrique universitaire (1951-1955) à la chronique des grands procès (1956-1959), avant de succéder en 1959 à Robert Kemp comme critique de théâtre puis, en 1972, à Pierre-Henri Simon comme feuilletoniste du *Monde des livres*. De 1989 à juillet 2002, il tint, au *Monde*, une libre chronique hebdomadaire intitulée « Diagonales ». Il a présidé le Syndicat de la critique dramatique et donné des chroniques théâtrales à

¹⁵ Discours de la séance d'inauguration du Deuxième Congrès international de bibliophilie (Paris, 1961), Paris, 1963, p.19.

la N.R.F. Il fut membre du comité de lecture de la Comédie-Française et collabora à diverses adaptations pour le cinéma et la télévision. Il milita pour la mémoire de la Shoah, notamment en présidant le conseil d'administration du Musée-mémorial des enfants d'Izieu (Ain), en suivant les procès de Barbie, Papon et Touvier ou en co-écrivant le récit d'une déportée d'Auschwitz (voir ci-dessous). Avant l'œuvre littéraire évoquée ci-dessous, il avait fait ses débuts en littérature sous la signature de Bertrand Mézières, avec la publication en 1957 de *Portés disparus*, 99^e volume de la collection « Signe de piste ». Par ailleurs, il écrivit en 1976, sous le nom de Hasard d'Estin, une parodie de l'ère giscardienne intitulée *Tout fout le camp*.

Les archives personnelles de Bertrand Poirot-Delpech ont été données à la Bibliothèque de l'Institut en 2007.

- *Le Grand Dadais*. Paris, Denoël, 1958. NSd 25 529. Ce premier roman fut récompensé par le Prix Interallié. François Mauriac écrivit alors : « Vous êtes un écrivain, Monsieur Poirot-Delpech, et vous serez un moraliste [...] comme l'a été tout ce qui compte littérairement en France depuis Rabelais, depuis Montaigne. »
- *La Grasse matinée. Roman*. Paris, Denoël, 1960. NSd 25 270.
- *Finie la comédie*. Paris, Gallimard, 1969. NSd 21 780.
- *La Folle de Lituanie*. Paris, Gallimard, 1970. 8° N.S. 33 643. Grand Prix du Roman de l'Académie française en 1970.
- *Les Grands de ce monde*. Paris, Gallimard, 1976. NSd 22 493.
- *Le Couloir du dancing*. Paris, Gallimard, 1982. NSd 24 124.
- *Feuilletons*. Paris, Gallimard, 1982. 8° N.S. 41 654. Envoi autographe de l'auteur « Pour la Bibliothèque de l'Académie française, en sincère hommage ».
- *L'Été 36. Roman*. Paris, Gallimard, 1984. 8° N.S. 52 220.
- *Monsieur Barbie n'a rien à dire*. Paris, Gallimard, 1987. 8° N.S. 43 778. Envoi autographe de l'auteur « Pour la Bibliothèque de l'Institut, en sincère hommage ».
- *Traversées*. Paris, Flammarion, 1989. 8° N.S. 44 508.
- *Le Golfe de Gascogne*. Paris, Gallimard, 1989. 8° N.S. 43 772.
- *Rue des Italiens. Album souvenir*. Paris, La Découverte-Le Monde, 1990. 4° N.S. 15 695.
- *L'Amour de l'humanité. Roman*. Paris, Gallimard, 1994. 8° N.S. 45 925. Envoi autographe de l'auteur « À la Bibliothèque de l'Institut, en hommage amical ».
- *Diagonales*. Paris, Gallimard, 1995. 8° N.S. 46 355. Chroniques du *Monde* de 1989 à 1994.
- *L'Alerte*, suivi de *Un doigt de porto*. Paris, Gallimard, 1997. Collection « Le Manteau d'Arlequin. Théâtre français et du monde entier ». 8° NSd 20 011 (9). Envoi autographe de l'auteur « À Mireille Pastoureau, en très sincère hommage ».
- *Théâtre d'ombres. Journal de l'année 1997*. Paris, Éditions du Seuil, 1998. 8° N.S. 47 143.
« Il n'est pas étonnant que l'Académie maintienne jeune. C'est un projet d'enfant qui s'y réalise. L'affection qui unit les membres les moins faits pour fraterniser tient à ce que nous partageons un même sentiment singulier, par définition exclusif : le bonheur d'« en être », fait du soulagement de n'être plus candidat. Plus sérieusement, nous témoignons de ce que le langage permet les échanges entre disciplines et sensibilités les plus éloignées» (p. 72).
- *Papon : un crime de bureau*. Paris, Stock, 1998. 8° N.S. 47 105.
- *Monsieur le Prince. Roman*. Paris, Gallimard, 1999. 8° N.S. 47 651.
- « *J'écris Paludes* ». Paris, Gallimard, 2001. 8° N.S. 48 509.
- Avec Ida Grinspan. *J'ai pas pleuré. Récit*. Paris, Robert Laffont, 2002. 8° N.S. 48 839.

* *

*